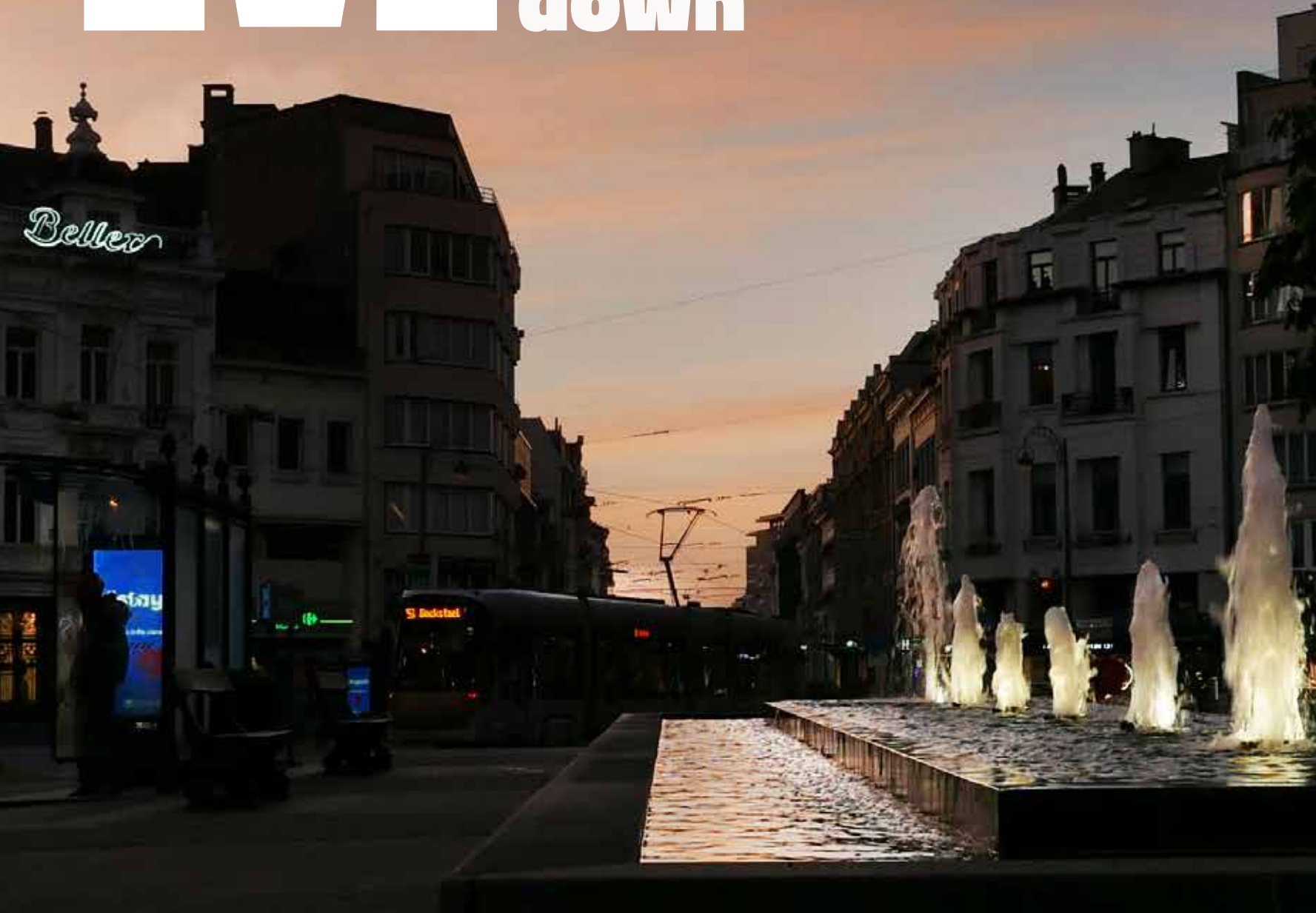




# Mam- outh lock- down

BRUSSELS SCHOOL  
**IHECS**  
Journalism & Communication

La Libre.be



## On vit une époque formidable !

**L**a section Presse et Information de l'IHECS (Institut des Hautes Etudes des Communications Sociales) forme les journalistes de demain à tous les types de journalisme. Parmi les orientations possibles, certains étudiants choisissent l'atelier médiatique *Long Format* au cours de leur première année de Master. C'est l'occasion pour eux de rompre avec les exigences d'immédiateté et de rapidité qu'imposent désormais les technologies de l'information pour s'immerger dans un temps journalistique plus long au cœur d'une problématique qui se prête au reportage et à l'enquête.

Leurs productions sont destinées au média de l'école : [www.mammoth.media](http://www.mammoth.media)

Affranchis de la théorie et des concepts académiques, équipés de leur carnet de notes, de leur dictaphone et de leur appareil photo, ces journalistes en devenir ont pour principale consigne de se sentir libres et chanceux de rapporter. Il leur est d'ordinaire demandé de choisir un lieu, un angle et un acteur de l'histoire qui les habiteront et les rendront heureux le temps du reportage, car les plaisirs que l'on prend ne ternissent jamais la

valeur ni la beauté des efforts fournis. Ils sont invités à prendre le temps de raconter des histoires infusées, en ajoutant au réel de la chair et du vivant, ayant en tête cette phrase d'Adam Michnik, le directeur du quotidien polonais *Gazeta Wyborcza* : « Le reportage est l'art de voir la mer dans une goutte d'eau ».

Cependant, cette année, le Covid-19 s'est invité au programme de l'atelier. Ce dernier a malgré tout été maintenu, mais le confinement a considérablement réduit le champ des possibles. Il a fallu s'adapter aux contraintes et

les étudiants l'ont fait. Le supplément que vous tenez entre vos mains est le fruit de cette expérience inédite, pilotée par trois professeurs invités – le photoreporter Roger Job (écriture photo); le graphiste Marc Dausimont (mise en page); le journaliste Frédéric Loore (reportage et narration) -, et encadrée par une équipe de l'IHECS – Laurent Poma, Gaëtan Gras, Amandine Degand. Grâce à *La Libre*, ces récits confinés quittent le cadre étudiant pour se soumettre à votre regard.

[www.mammoth.media](http://www.mammoth.media)

# COVID-19 : L'ANXIÉTÉ AU CŒUR DE L'ENFERMEMENT

Le 6 mai 2020, plus de trois millions d'individus sont touchés dans le monde et 8339 décès sont comptés en Belgique. Il nous glisse des mains et nous fait peur ce virus. Les rassemblements sont interdits, la distanciation sociale exigée et les sorties limitées. Mais comment vivre enfermé ? Un marin, un ex-détenu, un volontaire d'essai clinique et un navigateur racontent comment eux, dans leur contexte, vivent l'enfermement

TEXTE ET PHOTOS **CHARLOTTE RIES**

«**C'**est le caractère de la personne qui fait qu'elle parvient à s'adapter plus ou moins au confinement ou à l'emprisonnement». Marc a 56 ans et a passé sept ans en prison. Il a entamé son temps dans 8 m<sup>2</sup>, avec deux autres détenus à la prison de Forest. Le manque d'hygiène, l'odeur constante de tabac et le bruit incessant des portes métalliques ont rendu ces trois premiers mois particulièrement pesants. «Ce sont les premières semaines les plus difficiles, quand psychologiquement vous savez que «bam», la porte est fermée et que vous ne pouvez pas sortir».

Transféré ensuite à la prison d'Ittre, il a été placé seul dans une cellule et ne l'a plus quittée. Cependant, après le choc de la porte fermée, l'angoisse et le stress persistait. Il fallut s'adapter, se réinstaller et récupérer. «La seule solution pour m'en sortir à ce moment-là, c'était de prendre des anxiolytiques pendant quelques mois.» Rapidement et «heureusement», insiste-t-il, Marc a su s'en défaire.

Militaire de carrière comme mécanicien, réparateur ElecMec et chauffeur poids-lourds, ce père de deux enfants a utilisé son temps pour se réinven-

ter. «Certains fument, d'autres se droguent et partent dans des délires. Je n'ai pas eu besoin de cela, moi. Je me suis occupé autrement. Je ne me suis pas dit qu'en étant enfermé je n'allais rien faire et m'ennuyer : je serais devenu fou autrement ! J'ai d'abord voulu décorer ma cellule pour en faire un petit appartement.» Marc est amateur de dessins et de peintures. Grâce à sa bonne conduite, il a d'ailleurs reçu l'autorisation de peindre en cellule et de réutiliser de vieux bocaux dans lesquels il glissait des origamis. Ses créations lui ont permis d'exposer à la Maison de Jeunesse d'Ittre où il est parvenu à vendre pour 2000 euros d'œuvres. «L'art a bien fonctionné pour moi. Je ne suis pas sans rien aujourd'hui, grâce à cela», dit-il visiblement soulagé et certainement fier.

Il réparait aussi plein de petites choses comme des mèches, des petites boîtes. Ses boulots lui rapportaient des bonus qui pouvaient s'élever jusqu'à 200 euros, «et elle était d'ailleurs indispensable cette «rémunération». On ne recevait que trois bananes, cinq pommes et deux oranges par an environ. Il nous fallait des vitamines...». En plus de la nourriture, ses sous lui permettaient de «cantiner» du matériel à l'extérieur comme un

grille-pain, un réveil, un four et même un Home Cinéma.

«Le moindre truc qui tombait en panne, je démontais et je réparais. On recevait des pièces à réparer ou à monter et on se faisait payer à la pièce ! J'ai su, par exemple, avec rien, démonter une plaque, couper un fil en trop, faire un pontage et réparer la plaque chauffante d'un autre prisonnier.» Marc n'avait pas peur de la réinsertion : «on me disait souvent que je savais toucher à tout et que je n'aurais pas de problème dehors.»

Et pourtant, sortir de la vie carcérale peut être très compliqué. La revue scientifique *The Lancet* soulève la difficulté, tant dans le domaine social qu'économique, d'aborder l'après confinement». L'étude du département de médecine psychologique du King's College, examine «l'impact psychologique de la quarantaine et les moyens de le réduire» d'après 24 enquêtes. Elle souligne notamment que la perte financière résultant de l'incapacité de travailler est un facteur de troubles psychologiques, de colère et d'anxiété, tant pendant qu'après le confinement.

Quant à Marc, aujourd'hui, il est sorti

de prison. Après avoir suivi une formation obligatoire en informatique, il se trouve en réinsertion derrière les fourneaux d'une maison de retraite. Grâce à ses économies et à ce qu'il a pu engranger en prison, il vit dans un appartement neuf, deux étages plus haut que celui de ses parents, entouré de ses peintures, ses origamis et ses poissons.

## LE BESOIN DE S'ISOLER DANS L'ISOLEMENT

Le confinement impacte évidemment toutes les activités sociales. Rester chez soi, seul ou avec les mêmes personnes pendant sept semaines, c'est long ! Fini les dîners entre copains, les sessions sportives avec l'équipe ou les sorties en famille. On reste chez soi et on s'arme de patience.

L'étude *'Covid et moi'*, menée par l'Université de Louvain, révèle «qu'un quart de la population déclare souffrir de solitude». Elle analyse en quoi les mesures de confinement «affectent le bien-être psychologique et social de la population». Même si les réseaux sociaux et tous les moyens de communication actuels sont des outils précieux pour maintenir le contact avec ses proches, le besoin de s'évader, seul, est indispensable chez certains.



Charles Colot, Commandant en second sur un chasseur de mines, évoque notamment le besoin d'évasion dans l'enfermement. «Sur une plateforme de 50 mètres de long avec 50 personnes, la promiscuité est assez grande ! En général, si la vie à bord fait qu'il n'y a pas beaucoup de problèmes, les escales sont nécessaires pour pouvoir décompresser et s'isoler véritablement et non dans la solitude à 50».

Depuis 2009, l'officier Colot travaille dans la marine belge. En 2011, il suit une formation et se voit, la même année, affecté à un chasseur de mines. La période la plus longue qu'il a passée à bord est de quatre mois. «En général, du lundi au vendredi, nous sommes en mer et le week-end nous faisons escale pour toute la logistique.

À ce moment-là, l'équipage est libre de partir en ville et de revenir à une heure déterminée.»

Être confronté à 17 jours en mer, sans escale et sans la possibilité de s'échapper physiquement et mentalement, il connaît aussi et c'est autre chose... Alors, il faut organiser un module vivendi qui permet de respecter les petits moments de chacun. «Il y a deux niveaux d'isolement à bien respecter à bord : la cabine et la bannette. Premièrement, le respect veut que quiconque veuille entrer, frappe à la porte avant de recevoir l'autorisation d'entrer. S'il n'y a pas de réponse, on ne va pas plus loin.»

Cependant, s'isoler seul dans une cabine partagée avec cinq autres of-

ficiers n'est pas toujours possible. L'étape complémentaire, c'est donc la bannette : «La bannette ressemble à un lit cercueil où les rideaux permettent de totalement s'isoler. À n'importe quel moment de la journée, la personne qui se met sur son lit et qui ferme ses rideaux, signifie qu'il veut s'éloigner du monde et qu'il ne veut aucun contact. C'est quelque chose que l'on doit respecter, et que l'on respecte.» Finalement, l'important est d'accepter les moments d'isolement des uns et des autres.

## L'INFORMATION EST LA CLÉ POUR COMPRENDRE LA SITUATION

Loïc, un jeune juriste bruxellois de 27 ans, s'est lancé dans une quarantaine volontaire et rémunérée : les essais cliniques. Il revient sur son expérience où la mauvaise communication a été un point sensible...

Quotidiennement, son contrat impliquait une prise de sang, deux prises orales de comprimés, deux électrocardiogrammes et une collecte d'urine. La firme pharmaceutique mettait à disposition une table de ping-pong, une console de jeux, un balcon et autorisait visites, libre circulation sur tout l'étage de l'hôpital, ordinateurs et téléphones personnels.

«La situation n'est comparable qu'à certains niveaux», précise Loïc : «Une contrainte de mobilité et un risque sanitaire. Par contre, les différences sont nombreuses : l'entrée est volontaire, la date de sortie est fixée et on reçoit une contrepartie financière. La différence avec la situation actuelle, c'est qu'ici, nous sommes dans un avion, mais que nous ne savons juste pas quand il va atterrir.»

Les cinq premiers jours se sont déroulés sans problème, néanmoins les choses se sont compliquées plus tard. Des anomalies cardiaques ont été détectées auprès des participants du groupe précédent. Le consentement de Loïc aurait dû être actualisé, mais ne l'a pas été. S'en est aussi suivi le coma d'un de ses voisins de lit et la décision d'aliter tous les volontaires. Avec cinq autres cobayes, il s'est retrouvé dans une chambre de 25 m<sup>2</sup>, constamment branché à un monitoring cardiaque, des électroencéphalogrammes scotchés sur la tête et une prise de sang obligatoire toutes les heures.

«Je n'étais pas particulièrement angoissé. C'était plus de l'énerverment envers les médecins. Je suis quelqu'un de très serein, je relativise pas mal les choses, mais je ne conseillerais pas cette expérience à tout le monde». Si Loïc est resté calme, c'est du manque de transparence qu'il a le plus souffert.

C'est aussi le manque de transparence qui a été épinglé par l'étude du King's College comme étant source d'anxiété. Dans le cas de la pandémie de Covid-19, la communication déstructurée des différents niveaux de pouvoir belges a pu en être un exemple, de même que les contre-vérités anxiogènes qui ont pu être véhiculées sur les réseaux sociaux.



C'est également ce que révèle l'étude *COVID et moi*. Vincent Lorant, coordinateur de l'étude et sociologue de la santé à l'Institut de Recherche Santé et Société de l'UCL, confie à l'Écho : « Les personnes qui utilisent beaucoup les réseaux sociaux ont 30% de plus de risques d'être en mal-être ». Et ce n'est pas surprenant, reprend-il, « la littérature montre que la consommation des réseaux sociaux augmente l'angoisse et l'isolement. »

Compte tenu de sa situation précaire et de la rémunération au prorata de la prestation, Loïc a tout de même décidé de continuer l'essai malgré l'envie

une pénurie de produits de base : le papier toilette est au cœur des préoccupations, les rayons de farines sont dévalisés et les fruits et légumes sont plus rares sur les étals. Les stocks se vident et cela bien trop vite. Les études soulignent que cette crainte de manquer de denrées essentielles (comme l'eau, la nourriture, un logement ou les vêtements) s'avère être une source de frustration et continue même d'être associée à la colère et l'anxiété quatre à six mois après le déconfinement.

Jean-Jacques Rauchs, fin connaisseur et amoureux de voile, a traversé l'At-

met l'accent sur le rythme et « le bon rythme, c'est d'être avec le bon temps », intervient-il. Être loin de sa famille, comme certains le sont en cette période de confinement, fait partie du jeu. Pour lui, c'était le moment de se concentrer sur lui-même.

« Au départ, je voulais partir seul. Mais à l'époque j'avais encore trois petites bouches à nourrir. Finalement, être à deux sur l'Atlantique pendant trois semaines, c'est presque comme si on était seul. On se voit peu : il y a toujours quelqu'un qui veille la nuit pendant que l'autre dort et inversement.

repenser sa façon de vivre, se réinventer ou tout simplement ne rien faire. L'ennui, mal perçu, pourrait finalement devenir quelque chose de positif. Il faut des moments où l'on agit, mais aussi des moments où l'on médite, où l'on pense... où l'on ne fait rien. « L'ennui, c'est le début de la créativité. Voire de la création », disait le psychiatre et auteur Patrick Lemoine dans une vidéo pour Brut.

Finalement, cette pandémie ne serait-elle pas le signe que le monde prend une mauvaise direction ? C'est peut-être le moment de repenser nos systèmes politiques de santé et d'éducation...



d'arrêter. Avec environ 3000€ en poche, il a aujourd'hui laissé ces deux semaines derrière lui. Pas d'effets secondaires, pas de perte de contrôle grave. « Cela a été un avertissement sans frais. On va éviter de réitérer l'expérience », plaisante-t-il.

Pour lui l'enfermement, c'est le moment idéal pour remettre en question ses habitudes, repenser son mode de vie et écrire. « Écrire permet de rationaliser, de prendre de la distance par rapport à ce que l'on vit et de faire d'une contrainte contemporaine passive, une œuvre active aussi personnelle soit-elle. »

#### LA PEUR DE L'INSUFFISANCE

Dès les premières annonces de confinement, la population appréhende

lantique en 2012 avec un collègue. « C'était plutôt le manque d'eau potable qui nous effrayait. À propos de la nourriture, en mer, il a toujours la possibilité de survivre. Il y a de beaux bouquins à ce propos comme celui de Bernard Moitessier. Ce navigateur et écrivain français a fait plusieurs tours du monde en solitaire, sans denrée, sans rien. Il s'est nourri de la pêche. Il parlait notamment de poissons volants qui arrivent par bancs et qui sautent. Ils ne sont pas très appétissants, mais on peut survivre. »

Équipés d'un sonar, d'un détecteur de radars, d'un GPS, mais aussi – et c'est le plus important – d'un pilote automatique, les deux navigateurs avaient un peu de temps devant eux... Pour occuper l'esprit, Jean-Jacques

On ne se voit que pendant quelques heures pour faire des manœuvres techniques : changer de voile, manger. Mais en vrai, on se côtoie peu. Et c'est ce que j'ai recherché ». Autour d'eux, le bruit perpétuel des vagues et l'horizon à perte de vue : « pas de grande discussion comme dans un bistrot, ici c'est pour avoir la paix. »

#### UN CONFINEMENT PROPRE

Les effets psychologiques de la quarantaine ont déjà été démontrés et sont aujourd'hui au cœur de la crise. Nous avons d'ailleurs appris qu'ils peuvent également n'apparaître que plus tard. Nous ne sommes ni les premiers, ni les derniers à vivre confinés.

Pour certains, le confinement peut être vécu positivement : philosopher,

« La différence avec la situation actuelle, c'est que nous sommes dans un avion, mais que nous ne savons juste pas quand il va atterrir. »

Loïc, volontaire d'essai clinique

# Battre le fer en temps de pandémie

TEXTE ET PHOTOS **MATHILDE LECHEN**

La Belgique sort très prudemment d'une longue période de confinement. Mais pour certains professionnels, le recours au télétravail est tout simplement impossible. C'est notamment le cas des maréchaux-ferrants. Parmi ceux-ci, Franck Lemye, qui a légèrement modifié ses conditions de travail pour continuer le parage et le ferrage des chevaux. Ou encore Didier Thiebaut, professeur à l'école de maréchalerie de Libramont, ostéopathe équin et maréchal-ferrant expérimenté, qui se limite à une place par jour pour éviter de colporter le virus d'écurie en écurie. Immersion au cœur du monde équestre qui a dû s'adapter, malgré lui.







En moyenne, Franck et son apprentie ferrant ou parent 5 chevaux par jour. Elle s'occupe plus de la partie esthétique en rendant le pied uniforme. De son côté, le maréchal-ferrant gère les phases plus techniques en forgeant et en fixant le fer sur le sabot de la monture.



**M**ons, il est 9h15. Il fait frais, le soleil commence à pointer le bout de son nez. À l'arrière de sa camionnette noire, Franck enfile son imposant tablier en cuir brun qui va permettre de protéger ses membres inférieurs. Sa jeune apprentie allume, elle, la forge à gaz, indispensable quand ils sont sur le terrain. «L'avantage, c'est que je travaille à l'extérieur, je ne suis pas confiné comme beaucoup de Belges.» Le maréchal-ferrant s'estime chanceux de pouvoir continuer son activité professionnelle en période de confinement. «Ce n'est pas comme mon épouse qui est employée dans une banque. Certains jours, elle doit se rendre à son bureau pour rencontrer des clients qui avaient pris des rendez-vous importants. Mais le reste du temps, elle est bloquée à la maison avec les enfants.»

sur place afin qu'il n'y ait personne autour de l'animal. On évite le plus possible les contacts avec l'homme», se soucie-t-il. Force est de constater que certains citoyens refusent d'appliquer les mesures prises pour éviter la propagation du coronavirus. «Certaines écuries prennent des dispositions. Dans ces cas-là, ça va. Mais d'autres, pas du tout. La semaine dernière, on a été dans un manège qui ne respectait rien. Il y avait un regroupement de 10 personnes autour de la piste d'équitation. Je n'ai pas eu d'autre choix que de m'énerver avec la propriétaire.»

#### L'APPEL AU BON SENS

Malgré la fermeture des manèges, le report des concours hippiques ou encore l'arrêt des courses, les propriétaires continuent d'appeler leurs maréchaux-ferrants. D'un côté, les plus inquiets pensent au bien-être, aux soins particuliers et continus que demandent leurs bêtes. De l'autre, les égoïstes veulent profiter du bon temps pour faire des balades alors que cela n'est pas forcément indispensable pour la santé de l'équidé. Ceux-là sollicitent le maréchal-ferrant pour qu'il vienne au plus vite «faire les pieds». Une situation plutôt complexe qui a tendance à diviser les professionnels du monde équestre.

Franck sort la forge nichée dans son fourgon, frappe le fer et va l'apposer sur le sabot du cheval. Dos courbé, le pied du cheval coincé entre ses jambes, Franck fixe les derniers clous.

Après une heure de travail, le maréchal-ferrant montois et son apprentie reprennent la route, direction le prochain client. Pour lui, il est hors de question de stopper son activité: «Je ne peux pas arrêter de travailler du jour au lendemain. Mon passage est indispensable pour le bien-être du cheval.» Contrairement à certains col-

lègues qui ne se déplacent plus que pour les urgences, lui insiste sur le fait qu'il doit répondre à ses obligations professionnelles.

À l'Union Nationale des Patrons Maréchaux-Ferrants de Belgique, on communique timidement sur le sujet "coronavirus". On demande aux professionnels équiens de se limiter aux interventions strictement indispensables. Nombreux sont les maréchaux-ferrants qui craignent la dangerosité du virus. Didier Thiebaut, également professeur à l'école de maréchalerie de Libramont et ostéopathe équin, est l'un d'entre eux. Il préfère faire une pause dans son agenda chargé pour ne pas prendre le risque de contaminer les membres de sa famille. Membre actif de l'Union depuis plus de 20 ans, il fait appel au bon sens de ses confrères et insiste sur la pertinence du confinement pour ne pas propager le virus. «Pour le Covid-19, il faut se référer à ce que les

scientifiques disent. On apprend que le virus est viable pendant plusieurs heures sur n'importe quelle surface. Imaginons une personne asymptomatique qui possède un cheval. Elle va forcément envoyer des particules sur le licol, la couverture, et même sur son pelage. Ces particules-là sont viables quelques heures», développe-t-il. «Moi, maréchal ferrant, je vais dans l'écurie, je ne vois pas le/la propriétaire parce que je lui ai demandé de ne pas être présent. Mais je vais être au contact du cheval. En maréchalerie, il est impossible de ferrer un cheval sans le toucher. Donc, j'en ai sur ma chemise ou sur ma veste et puis, je vais dans l'écurie suivante. Et bien, c'est simple: je dépose les particules chez le propriétaire suivant qui va peut-être contracter la maladie.»

Grâce à son expérience dans le milieu et son intérêt pour le virus, Didier n'hésite pas à conseiller les collègues qui se tournent vers lui. Son avis est

## « Je ne peux pas arrêter de travailler du jour au lendemain. Mon passage est indispensable pour le bien-être du cheval. »

Franck Lemye



important que le maréchal continue son activité pendant le confinement. «C'est essentiel qu'il se déplace pour les urgences ou les cas plus graves. L'intervention de mon maréchal-ferrant est indispensable pour les chevaux ferrés avec des fers orthopédiques qui peuvent garder de graves séquelles si les fers ne sont plus correctement ajustés», constate Vicky Mary, du Pony Club de Besonrieux. «C'est au cas par cas, je sais. Par exemple, pour nos poneys qui ne sont pas ferrés et qui peuvent rester en prairie, la maréchalerie n'est pas vitale. Ils n'usent pas beaucoup leurs sabots donc c'est normal. Je suis consciente que durant cette période si particulière, il faut faire avec.»

#### « LES PLUS RESPECTUEUX DE LEUR CLIENTÈLE »

La profession de maréchal-ferrant, comme beaucoup d'autres, a dû s'adapter. Depuis l'entrée en vigueur des mesures liées au confinement,

honnête et mesuré: ne faire qu'une seule et unique place par jour pour éviter de colporter le virus d'écurie en écurie. Il est convaincu que les maréchaux-ferrants sont, malheureusement, et malgré eux, de par leur équipement et leur présence sur le terrain, de parfaits vecteurs pour le coronavirus. Il précise tout de même qu'ils ne doivent se déplacer que pour des raisons urgentes qui nécessitent une intervention immédiate pour éviter tout impact sur la santé du cheval. S'il y a bien un point sur lequel Franck et Didier sont d'accord, c'est le fait qu'on ne peut pas laisser l'état de santé des chevaux se détériorer.

#### FERRAGE VS PARAGE

L'arrêt de l'activité de maréchalerie ne

peut évidemment pas se prolonger indéfiniment. La technique du ferrage consiste à placer un fer sous le pied du cheval. Généralement, cela se fait tous les deux mois environ. Une fois ce délai dépassé, l'animal est en fin de ferrure et a les «pieds longs». Plus encore que la ferrure, c'est le parage qui compte. C'est l'étape obligatoire avant le ferrage. Cependant, certains chevaux n'ont pas forcément besoin de fers. Le maréchal-ferrant les pare pour adapter les aplombs et éviter la cassure ou la fissure du sabot. La technique du parage consiste, elle, à redonner forme au pied tout en rectifiant les défauts de la corne qui pousse de façon continue et inégale.

Même s'ils restent rares, certains ef-

fets néfastes peuvent apparaître au fur et à mesure que le pied pousse. On parle ici de légers boitements, de tendinites, voire d'arthrose à long terme. Un cheval en fin de ferrage ne représente pas une urgence. Si l'équidé n'est plus capable de travailler, il suffit de le mettre au repos et son pied ne s'abîmera pas davantage. Et lors de son prochain passage, le maréchal-ferrant recoupera les pieds et fera ce qu'il faut pour que le cheval «redémarre». La situation est plus problématique lorsque des chevaux qui ont des pathologies perdent un fer. Seul le maréchal-ferrant peut alors évaluer l'urgence d'une intervention.

Pour la majeure partie des propriétaires de centres équestres, il est





le passage du pédicure équin semble donc se faire de façon aléatoire d'un manège à un autre. Vicky affirme que le sien ne se déplace plus autant qu'avant, qu'il porte un masque et qu'il respecte la distanciation sociale. Et une seule personne peut l'accompagner lors de son passage.

Pour Didier Thiebaut, les maréchaux qui ont décidé d'arrêter temporairement ou de diminuer crûment leur activité sont «les plus courageux et les plus respectueux de leur clientèle». Il insistera beaucoup sur ce point. En faisant ce choix, ils font face à une clientèle parfois très peu compréhensive. L'un des principaux problèmes est l'impossibilité de répondre aux interrogations de leurs clients. «Les propriétaires de chevaux ne comprennent pas pourquoi certains maréchaux-ferrants leur disent non et d'autres oui. Ce n'est pas par pur plaisir évidemment, c'est pour protéger nos clients. Ceux qui ont pris cette décision de stopper leur activité prennent le risque de se battre contre leur propre clientèle et de la perdre», ajoute Didier.

Pour la plupart indépendants, les maréchaux-ferrants à l'arrêt n'ont plus le moindre revenu. Ils sont alors obligés de demander des crédits passerelles ou d'autres types de revenus compensatoires. Même si des aides ont été promises, la crise du coronavirus et le confinement les touchent de plein fouet. Néanmoins, certains maréchaux conscients des difficultés liées au statut d'indépendant ont assuré leurs arrières en consolidant d'autres rentrées financières. C'est le cas de Franck Lemye qui est professeur en deuxième année de formation à l'École de maréchalerie de Ghlin où il donne cours depuis trois ans. «J'ai passé le CAP. T'imagines? Moi qui détestais l'école et qui avais arrêté à l'âge de 16 ans. Il faut dire que des anciens collègues me l'avaient conseillé et puis, c'était une corde de plus à mon arc. Le gros avantage, c'est que le fait d'enseigner

me permet aussi d'assurer mon avenir par rapport à la pension», motive-t-il. Par conséquent, son salaire de prof lui garantit un revenu et lui permet de «vivre correctement» en période de confinement.

#### «L'APRÈS CRISE» INQUIÈTE

Certains professionnels du monde équestre regrettent l'absence de directives claires de la part du gouvernement et décident de réguler leurs activités selon leur propre interprétation des règles. C'est notamment le cas des maréchaux-ferrants belges qui, comme l'explique Didier Thiebaut, doivent se référer aux consignes générales. «On aurait préféré en recevoir mais pourtant il n'y en a pas pour la maréchalerie. C'est un cas tellement particulier que je comprends que le gouvernement ait autre chose à faire que de s'en occuper. On est donc repris sous des consignes générales.

Évidemment, reste à savoir quelles sont les activités indispensables ou pas. Et l'interprétation des consignes gouvernementales varie d'une personne à l'autre et ça pose donc aussi problème à ce niveau-là.»

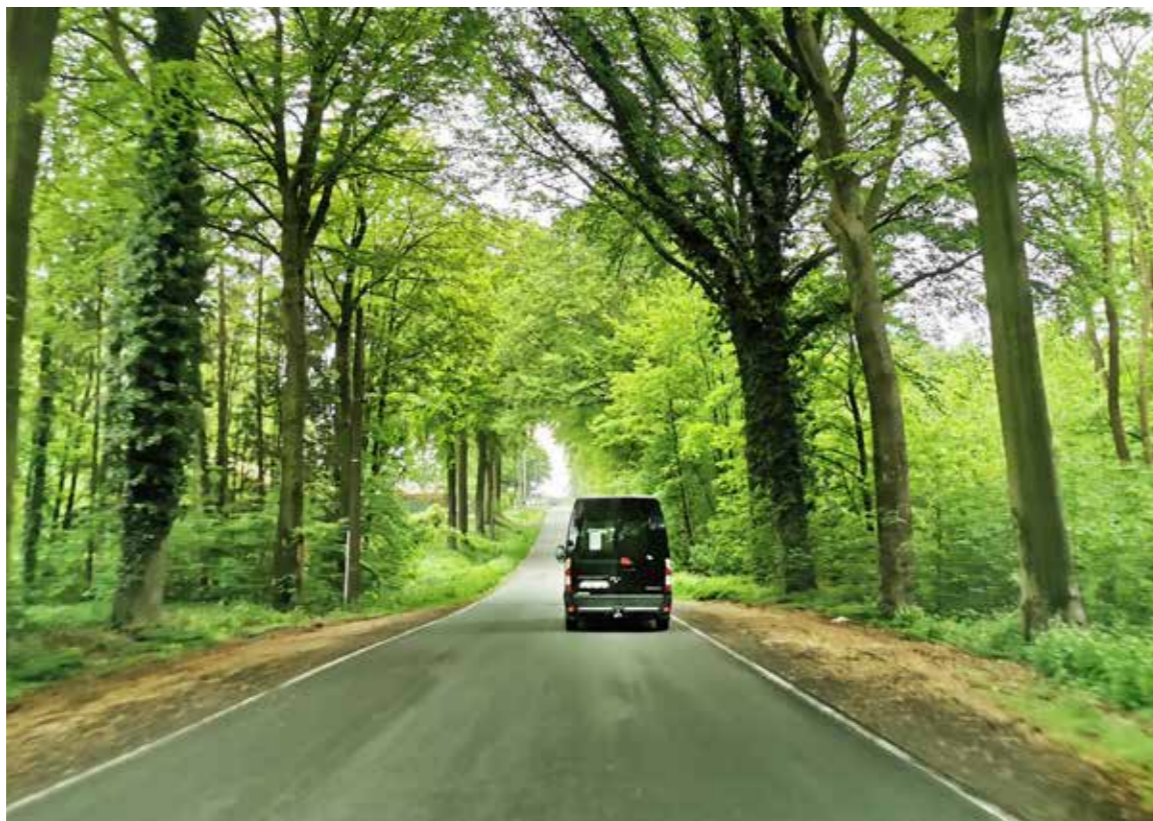
D'autres secteurs sont mieux aidés et renseignés pendant cette période de confinement. Différents secteurs particuliers ont la chance d'avoir une instance professionnelle qui est active et efficace en interprétant les mesures de confinement. La ligne de conduite est plus claire pour tout le monde. À l'image des propriétaires de centres équestres, comme Vicky Mary, qui peuvent s'informer auprès de la Ligue Équestre Wallonie Bruxelles. Cette fédération qui compte plus de 37.000 membres suit quotidiennement et de très près les mesures émises par le Conseil National de Sécurité, le SPF Santé, et le Ministère des Sports de la Fédération Wallonie-Bruxelles. Elle transpose les directives au monde équestre en faisant preuve de bon sens mais en n'imposant rien du tout.

Au Poney Club de Besonrieux, Vicky et sa mère ont très vite pris leurs dispositions. Fermeture immédiate de l'établissement et annulation des

cours et stages planifiés. Tout est une question d'organisation. «Comme les rassemblements ont été interdits, on a établi un planning avec des horaires spécifiques pour chaque propriétaire. Il ne peut y avoir que deux cavaliers par tranche de deux heures. Ils s'occupent de leurs chevaux et s'en vont directement. On demande à ce qu'il n'y ait qu'un seul cavalier par cheval, sauf pour les mineurs qui peuvent être accompagnés d'une personne uniquement», explique la jeune femme.

Entre l'éventuelle perte de clients qui ne comprennent pas les mesures mises en place et les urgences qui s'accumulent, Didier Thiebaut confie être préoccupé par cette situation invraisemblable qui touche le monde entier. «On accumule une somme de travail énorme. À la reprise, ça va être l'enfer. Je peux vous dire qu'on va souffrir. La liste d'attente des chevaux à ferrer ou à parer ne fait qu'augmenter. Je connais certains collègues qui ont une liste d'attente de plus de 100 écuries. Ça va être la catastrophe intégrale. L'après-confinement va être épouvantable en termes de gestion du planning.»

M



## UNE BULLE D'AIR POUR SORTIR DE NOS BULLES

En ces temps de confinement, l'art vivant est déboussolé. Sa caractéristique même, l'alchimie de la rencontre en un ici et maintenant, n'est plus autorisée. Pourtant, la culture nous aide à garder des liens sociaux qui adoucissent l'isolement et la traversée de cette période anxiogène.

TEXTE ET PHOTOS AGATHE DECLEIRE

**Noir.** Les applaudissements rompent le silence et ramènent la lumière sur les artistes qui saluent. Quelques «bravo!» fusent. Après les acclamations, les gens quittent la salle. Certains attendent que les comédiens sortent de leur loge pour les embrasser, les féliciter et leur offrir un verre. Le théâtre a ce pouvoir, cette magie de l'instant présent. Chaque représentation est une nouvelle rencontre entre les artistes et le public.

Mais depuis le 13 mars, ces rencontres sont interdites en Belgique. Les théâtres restent silencieux. Les musées sont vides. Pas une personne n'esquisse un pas de danse ou une note de musique dans les salles de concert. Cela n'était jamais arrivé. Même la guerre n'avait pas provoqué de telles fermetures. Pour la pre-

mière fois, tous les rassemblements culturels sont illégaux. Ou du moins, tous les rassemblements culturels comme on les connaît. Car si ce confinement va d'abord assommer le secteur culturel, il va aussi éveiller de nouvelles idées chez certains.

#### FESTIVALS VIRTUELS

L'une des premières initiatives à émerger vient paradoxalement d'un art presque anachronique. La Monnaie, célèbre maison d'opéra, organise dès la mi-mars un festival en streaming, offrant sur son site web tous ses spectacles de la saison 2019-2020. «Nous nous sentions mal vis-à-vis de notre personnel qui avait tellement travaillé sur ces créations, et à l'égard de notre public qui ne pouvait pas voir nos deux derniers spectacles», explique Peter de Cahuwe, directeur artistique de la Monnaie. «Notre objectif avec ce fes-

tival est vraiment de conserver notre public fidèle. Mais il peut aussi être une porte d'entrée pour les non-initiés. Avec le streaming, on peut regarder un opéra gratuitement, faire pause, y revenir plus tard... Et puis le secteur culturel est fortement soutenu par le contribuable. À travers le festival, nous voulions aussi montrer ce qu'on fait avec cet argent public.»

Dans un autre style, le festival *#JeResteALaMaison* propose des concerts quotidiens en live sur Facebook la première semaine d'avril. Le programme, diffusé chaque jour sur la page Facebook, permet de choisir les concerts qu'on veut aller voir. Il y en a pour tous les goûts. Quelques minutes avant le concert, on s'installe confortablement dans son canapé, on allume son ordinateur, on connecte son baffle. On ouvre une bière aus-





« Le théâtre est un art vivant. Il s'appauvrit quand il est transposé en 2D sur un écran. C'est un art collectif et vivant. »

Cali Kroonen,  
directrice du théâtre  
de la Montagne magique

Soudainement, la vie théâtrale s'est arrêtée. Les rires des enfants ne résonnent plus dans le théâtre de la Montagne magique.

si. Et on attend un peu. À la fin du compte à rebours, le logo du festival disparaît de l'écran et laisse la place à une chanteuse et sa guitare. Elle aussi est assise sur son canapé. Elle se présente, parle un peu. Dans le coin supérieur gauche de l'écran, on voit le nombre de visionnages augmenter : 500, 1000, 1500, 2000. Ça monte vite. Les commentaires fusent. Des « bonjour » surtout. Des « merci » aussi. Elle commence à chanter et nous sommes transportés autre part. Sa voix est douce, sa musique chaude et sa présence charismatique. Les chansons s'enchaînent. Les frissons aussi. Certaines musiques donnent envie de danser, alors on secoue la tête en rythme, on sourit en entonnant le refrain. Ça fait du bien.

Louis Favre, l'homme à l'origine du projet, raconte : « Cette initiative est partie de l'envie de combler le vide que laissait la fermeture des salles de concert. Comme je connais pas

mal de personnes dans la musique, je leur ai proposé qu'on se réunisse pour organiser un festival en un seul lieu, plutôt que de faire plusieurs petites initiatives chacun de son côté. J'ai reçu une vague de réponses positives. On s'y est tous mis et en quelques jours, c'était lancé ». Cet événement, qui a réussi à fédérer le secteur de la musique live en France, assume aussi le côté décalé propre à un festival numérique. Un modèle pour se confier son pass est envoyé, des tentes sont plantées dans les salons... « Le ton léger, il fait du bien à tout le monde », justifie Louis Favre. « On voulait que notre festival soit une bulle de divertissement qui aide à penser à autre chose, à oublier nos problèmes et juste profiter. Comme un vrai festival au final ». Si le festival a eu du succès, plus d'1,5 million d'e-festivalliers pour les 95 artistes, Louis Favre et la Prod' du Canap' ne comptent pas en faire une seconde édition : « Tout le monde est bénévole et fait ça à côté

de son boulot. Je ne crois pas qu'on tiendrait le coup physiquement ».

Néanmoins, le festival a parfois donné des idées aux artistes qui y ont participé. Le groupe français d'électro-pop Isaac Delusion envisage par exemple de continuer à donner des concerts en vidéo en dehors du festival. « C'est marrant à faire », affirme Jules Pacotte, un membre du groupe. « Ça m'a permis de reprendre la vidéo et ça répond aussi à notre frustration de voir tous nos concerts annulés. Ça n'a aucun rapport avec un vrai concert évidemment, mais ça reste un bon exercice. Et puis, pour le moment, c'est la meilleure chose qu'on puisse faire (rires) ».

#### ARTS VIVANTS ET PARTICIPATIFS

La fermeture des écoles a accompagné l'interdiction des rassemblements culturels. Parents et enfants ont à nouveau cohabité à plein-temps. Et si l'équilibre a parfois été difficile à

trouver, différents acteurs culturels ont décidé de proposer du contenu pour occuper les enfants. Voyant ses animations et ses stages annulés, l'école de cirque Crazy Circus, basée à Soignies, a publié régulièrement des Tutos de Confinement. Avec de courtes vidéos diffusées sur leur site internet et leurs réseaux sociaux, les animateurs et animatrices de l'école ont partagé aux enfants des techniques et des conseils pour qu'ils fabriquent leur propre matériel. Mais comme l'explique Delphine De Roeck, l'initiatrice du projet, « l'important, c'était surtout de garder le contact avec les enfants ».

C'est ce désir qui a également motivé La Montagne magique à mettre en place leur projet Donnez vie à La Montagne magique ! Ce théâtre bruxellois, spécialisé dans la programmation jeune public, propose aux enfants qui fréquentent habituellement ses salles d'imaginer la vie du théâtre depuis qu'il a fermé ses portes. Des poèmes, des collages et des peintures ont déjà été publiés sur le site du théâtre, détaille la directrice Cali Kroonen. « Habituellement, après chaque représentation, on discute avec notre public. On adore qu'il puisse s'exprimer. Avec ce projet, on lui propose d'imaginer ce qu'il se passe dans cette montagne qui est soudain vide. Et puis, ça nous permet aussi de garder une relation ludique, légère entre les membres de l'équipe. On joue avec le public, on invente des petits jeux, c'est assez vivifiant ! ».

Les projets à destination des enfants ne sont pas les seuls à encourager leur public à participer. Rosas, une compagnie flamande de danse, propose sur son site un découpage des différents pas de la chorégraphie qui l'a rendue célèbre, Rosas danst Rosas. La chorégraphe Anne Teresa De Keersmaeker invite les internautes à danser et à s'approprier la chorégraphie. Les danseurs sont professionnels ou amateurs, jeunes ou vieux, et viennent des quatre coins du monde. Chacun à leur façon, ils font vibrer cette célèbre chorégraphie, lui donnant une diversité et une profondeur inédite. Depuis le début du projet, des centaines de vidéos ont été réalisées et ont atterri sur le site.

#### DU THÉÂTRE AU BOUT DU FIL

Si beaucoup de ces nouvelles formes d'arts vivants ont vu le jour lors de cette période de confinement, certaines existaient déjà depuis longtemps. C'est le cas du Standard poétique,

imaginé en 2014 par la compagnie bourguignonne TÊATr'ÉPROUVÊTE. Pour souligner la raréfaction des médecins dans leur région, la compagnie s'est emparée des codes de l'univers médical pour remettre de la poésie dans le quotidien. Des cabinets de poésie générale sont apparus dans toutes sortes de lieux communs, comme des boulangeries, et le standard poétique a proposé « un service d'urgence en cas d'infection poétique plus ou moins grave ». Le concept est simple : assis dans son fauteuil, on tape le numéro du standard poétique sur son téléphone. Le son d'un électrocardiogramme nous accueille. « La poésie est un métier de pointe », nous dit une voix féminine qui précède un menu préenregistré à la manière des menus des hôpitaux. Ça pourrait sem-



bler aseptisé si ce n'était pas si décalé. « Si vous souffrez d'un petit manque de poésie, tapez un. Pour une infection poétique plus grave, tapez deux. » Le menu s'allonge encore. Au deuxième niveau, on nous propose différents poètes. Apollinaire, Verlaine, Prévert. Et puis les graines de poètes, des enfants qui s'essaient à la poésie. Le poème est déclamé par un comédien ou une comédienne qui, par sa voix, nous emmène dans une histoire, dans un autre monde. Le temps de quelques instants, l'angoisse disparaît. On se retrouve seul, son téléphone à l'oreille, découvrant ou redécouvrant le pouvoir d'évasion qu'a la poésie.

Si le format était novateur en 2014, il a été repris par d'autres initiatives depuis la fermeture des salles de spectacles. En Belgique, il y a par exemple les Zinopinées, devenues entre temps les Zinopinées confinées. Ce projet, imaginé en collaboration avec les habitants du Nord-Ouest de Bruxelles

et coordonné par Lucie Fournier, a pris l'habitude de faire surgir de la culture dans un lieu atypique chaque deuxième samedi du mois. Ainsi, une projection de cinéma a été organisée dans une wasserette et de la danse africaine s'est invitée dans une galerie commerçante. Mais depuis que leurs lieux de performances sont fermés, l'équipe des Zinopinées s'est réinventée sur les ondes téléphoniques. Une fois inscrit sur la liste, le participant reçoit un appel à l'heure dite pour partager un moment de poésie avec un comédien ou une comédienne. « C'est un moment magique, raconte Lucie Fournier. À travers la voix du comédien, une relation très intime se crée et elle éveille l'imaginaire ». Si les rendez-vous restent actuellement encore fixés au deuxième samedi du mois,

Chacun à leur façon, les internautes font vibrer la chorégraphie, lui donnant une diversité et une profondeur inédite.



C'est gratuit, on peut faire pause... Le streaming rend l'opéra plus accessible.

nération, la Montagne magique offre également la possibilité aux artistes initialement programmés de rendre compte de ce qu'ils auraient dû présenter. Pas de promotion ni de nostalgie. La forme est libre tant que ce n'est pas du théâtre filmé. « Pour moi, le théâtre c'est un art vivant, justifie la directrice, Cali Kroonen. Il s'appauvrit quand il est transposé en 2D sur un écran. C'est un art collectif et vivant ». De cette façon, chaque mercredi, une nouvelle capsule apparaît sur le site de la Montagne. On peut y écouter un conte, une histoire racontée par un comédien ou une comédienne. « On a des centaines d'écoutes pour nos petites capsules, s'enthousiasme Cali Kroonen. On ne s'y attendait pas, c'est tout simple. Mais ça marche très bien ! ».

Un nouveau festival a aussi été créé pour mettre en valeur le processus créatif en période de confinement. Ce Festival des Arts confinés est organisé par deux artistes français, Pierre-Marie PEM Braye-Weppe et Arnaud NANO Méthivier qui ont également créé un espace culturel virtuel, Agora-OFF. Le curateur Pierre-Marie PEM Braye-Weppe détaille la raison d'être du festival : « Nous avons une ligne éditoriale un peu particulière car nous n'acceptons que les créations qui sont

ancrées dans le temps présent. Nous ne voulons pas des captations de créations passées. Nous travaillons dans le présent sur l'art du confinement ». La réflexion se construit chaque soir, avec les diverses propositions envoyées par les artistes. Et si le curateur est incapable de dire ce qu'est l'art confiné, il sait que cet art n'a pas de format. « La chance que nous avons avec la création confinée, c'est qu'il ne faut pas que ce soit 1h25 pour le théâtre ou trois minutes pour la radio. Dans notre festival, nous avons aussi bien des œuvres de 30 minutes que des œuvres de 30 secondes ».

#### LA CULTURE, MÊME CONFINÉE, DÉCONFINE

S'il y a une si grande profusion d'initiatives, c'est aussi parce que la demande de culture est conséquente. PEM, le curateur du Festival des Arts confinés, justifie cette hausse de la demande par l'annulation des événements sportifs : « Depuis qu'il n'y a plus de sport à la télé, il y a une place énorme laissée à la culture. Ça faisait longtemps que ce n'était pas arrivé, il faut en profiter ! ».

Même si elle ne regarde pas de foot à la télé, Liliane Lepage, directrice générale du CPAS de Wellin, dans la province de Luxembourg, confirme les propos de





«C'est un moment magique. Une relation très intime se crée et éveille l'imaginaire.»

Lucie Fournier, coordinatrice des Zinopinées confinées

PEM. «Depuis le début du confinement, j'ai plus de temps pour penser à moi, pour faire des choses qui me plaisent. Du coup, je me suis plongée dans la lecture de livres qui me passionnent mais que je repoussais toujours car je n'avais pas le temps». Si elle ne s'est pas encore lancée dans le visionnage d'une captation de théâtre ou d'opéra, l'idée a cependant germé dans son esprit. «J'aime beaucoup le théâtre mais pour voir une pièce, il faut chaque fois aller jusqu'à Namur, voire jusqu'à Liège pour un opéra. Alors ces diffusions, c'est l'occasion! Même si je n'en ai pas encore regardées», avoue-t-elle.

À l'inverse, Marie-Flore Pirmez a dévoré le catalogue de La Monnaie. Grande amatrice de musique classique, cette étudiante y a trouvé un refuge quand sa colocataire a décidé de retourner chez ses parents. «Le début de ce confinement a été très anxiogène pour moi. Mais la culture et la musique surtout m'ont aidée à me distraire, à éviter que mes pensées partent en vrille et à vraiment profiter du moment présent». Celle qui regarde aussi beaucoup de concerts et de festivals virtuels enchaîne: «Je trouve ça vraiment génial que les artistes donnent autant de temps pour leur communauté, pour nous faire profiter du plaisir d'un concert. Parce que même si ce n'est pas la même chose, qu'on n'a pas l'ambiance ou l'acoustique d'une salle, pour le moment on doit s'en tenir à ça et le plaisir est quand même là». «Si je n'avais pas mes bouquins ou ma musique, je crois que je deviendrais folle», renchérit Liliane.

Ce sentiment que la culture aide à traverser cette période difficile résonne aussi auprès des artistes. Lucie

Fournier, par exemple, la coordinatrice des Zinopinées confinées, affirme: «Quand on est isolés, la culture nous permet de sortir mentalement des murs de notre chez-soi qui peut paraître étouffant. L'art est fondamental pour notre santé mentale de confinés». La directrice de la Montagne magique, Cali Kroonen ajoute: «La culture nous permet de vivre un panel d'émotions beaucoup plus diversifié que ce que le confinement nous propose. Elle nous permet aussi de recréer des possibles, alors que nous avons l'impression aujourd'hui que tout est fermé et que rien n'est possible. Et puis la culture nous donne aussi une bouffée d'air frais dans cette ambiance anxiogène».

#### L'INQUIÉTUDE DE L'APRÈS

Si Marie-Flore profite des différents

concerts mis à disposition depuis le début du confinement, elle reste consciente que cette visibilité ne protège pas les artistes des conséquences de la crise: «En regardant ces concerts, on peut avoir l'impression qu'on soutient les artistes mais non. Ce n'est pas comme ça qu'ils peuvent vivre». Il est vrai que se produire gratuitement sur internet ne remplit pas leur assiette.

La directrice de la Montagne magique est elle aussi très inquiète pour l'avenir financier des artistes: «Depuis le début de la crise sanitaire, nous payons tous les artistes qui auraient dû venir performer dans nos salles. Et nous avons décidé de faire ça jusque fin juin. Mais je suis anxieuse pour l'avenir. Comment les artistes vont-ils pouvoir répéter avec la distanciation sociale?

Quels moyens leur seront donnés? Car sans moyens, c'est un petit peu difficile de créer des nouveaux spectacles».

Le curateur du Festival des Arts confinés partage sa crainte. Il a d'ailleurs envoyé une lettre au Ministère de la Culture en France, lui demandant de réfléchir à une rémunération envisageable pour les artistes qui participent au festival. «Pour le moment, ils participent bénévolement car nous n'avons aucun moyen de les payer. Mais habituellement, on rémunère une création et il n'y a aucune raison que ce ne soit pas le cas aujourd'hui. La culture est un moyen de réfléchir, de libérer la pensée mais il est indispensable que cela se fasse dans des conditions financières viables pour les artistes».

Les artistes belges ont eux aussi envoyé des lettres ouvertes aux ministres responsables de la Culture, du Travail et à la Première ministre. Ils réclament notamment que le gouvernement prenne en compte les spécificités de leur métier dont la précarité est aggravée par la crise sanitaire.

M



Le besoin des artistes n'est pas tant de «s'exprimer publiquement», mais bien de pouvoir vivre de leur métier. Proposition artistique inspirée par Clara Lopez Casado.

## VIVRE SA FOI EN CONFINEMENT Une pratique 3.0

Comme le télétravail ou les cours à distance, ce qu'il est convenu d'appeler la «téléreligion» a certainement acquis ses lettres de noblesse durant le confinement. Privés de messes durant de nombreuses semaines, les fidèles chrétiens ont recours aux technologies numériques pour vivre leur foi à distance. Et l'Église catholique, qui est souvent synonyme d'une institution dépassée, montre une grande capacité de résilience et d'adaptation. Il semble qu'à l'heure de la distanciation physique forcée, les voies du Seigneur passent aussi par le numérique.

TEXTE ET PHOTOS JEAN-PIERRE SAWADOGO

Suivre des messes en différé comme des matchs de football. Cela peut paraître surréaliste mais c'est bien ce qui est arrivé à Michel Bonkougou ces derniers temps. Statisticien au ministère de l'Économie du Burkina Faso, il est depuis quelques mois à Bruxelles dans le cadre d'un stage à l'Université Libre de Bruxelles (ULB). Contraint comme tout le monde de rester à la maison pour limiter la propagation du Covid-19, il a vu sa pratique religieuse changer radicalement.

En temps normal, Michel se rend plusieurs fois par semaine à l'église Sainte-Croix d'Ixelles à la place Flagey, à trois minutes de marche de sa résidence. Mais avec la crise sanitaire, il a expérimenté la messe sur Internet. «Avec le

confinement, j'ai commencé à suivre les messes en direct sur Internet, à la radio ou à la télévision», raconte-t-il. «Mais il m'est aussi arrivé de suivre les messes en différé parce que je me suis réveillé en retard et comme je voulais vivre l'intégralité de la messe, il fallait que j'attende la fin du direct pour recommencer à zéro», a-t-il poursuivi.

Cette expérience de Michel, de nombreux fidèles chrétiens l'ont vécue durant le confinement. En effet, avec la distanciation physique forcée due au coronavirus, «les réseaux sociaux n'ont jamais vu autant d'offices et de messes en direct! Internet n'est plus seulement un nouveau presbytère, c'est tantôt un chœur de cathédrale, une petite église romane, une chambre aménagée en chapelle», témoigne





l'abbé Antoine Roland-Gosselin, prêtre du diocèse de Versailles en France et rédacteur au padreblog, un blog animé par des prêtres catholiques. Et c'est grâce à cette nouvelle «église romane» qu'est Internet, que des milliers de catholiques à travers le monde ont pu vivre, à distance certes, la semaine sainte et les fêtes de Pâques, le sommet de l'année liturgique pour les chrétiens.

#### À LA MESSE COMME À LA MESSE

Pour bien vivre les différentes célébrations, Mathias et Adèle n'ont négligé aucun détail. Avec un autel dressé, des cierges allumés et une image de la sainte famille pour la circonstance, «les postures debout, assis ou à genoux correspondant aux moments de la messe sont respectées quand il le faut, comme si on était physiquement à l'église», précisent-ils. En plus, «on chantait et on répondait même si le prêtre ne nous entendait pas».

Si ce couple arrivait «à faire comme» s'il était dans une église, ce n'était pas le cas pour Michel Bonkougou. Assis devant son ordinateur, il avait bien souvent des difficultés, pour rester concentré. Aussi, explique-t-il, «en plus de l'écran de KTO (télévision catholique) où je suis la messe, il y a plusieurs autres onglets qui sont ouverts sur mon ordinateur. Sans oublier que ne je ne suis pas seul dans ma chambre. Pour suivre la messe, il me faut mettre des écouteurs, ce qui est fatiguant. Ou réduire le volume, et cela dérange le colocataire qui n'est pas de la même religion que moi».

Même si les membres de la famille Ilunga à Ixelles continuent à vivre leur foi à distance, par le truchement des technologies numériques, ils ont tenu à ne pas rester passifs devant

**« Les réseaux sociaux n'ont jamais vu autant d'offices et de messes en direct ! Internet n'est plus seulement un nouveau presbytère, c'est tantôt un chœur de cathédrale, une petite église romane, une chambre aménagée en chapelle. »**

Abbé Antoine Roland-Gosselin

l'écran. Ainsi, détaille Mathilde, la mère de famille, durant les messes, «on s'est reparti les rôles. Le dimanche par exemple, au lieu d'écouter religieusement les lectures à l'écran, un membre de la famille lit la lecture du jour. On s'organise aussi pour chanter avec les prêtres qui célèbrent les différents cultes». Cette option, conclut-elle, «rend nos messes devant l'écran moins morose et triste».



Devant son PC, Michel Bonkougou suit la messe dominicale

A l'opposé de cette famille, Aurélien Kossi, doctorant à l'Université Saint-Louis qui était seul dans sa chambre, avait moins d'options. «Suivre des messes devant mon écran d'ordinateur n'est pas toujours une expérience facile et joyeuse. Si au début du confinement j'étais plein d'enthousiasme en respectant les différentes postures correspondant aux différents moments de la messe, j'ai fini par me lasser au bout de quelques semaines. Aussi, au fur et à mesure que je vivais les célébrations sur Internet, je me suis posé certaines questions : pourquoi tu continues à respecter tous ces gestes et rituels alors que tu es seul

de 200 000 avant la crise. Hozana comprend par ailleurs des centaines de porteurs de communautés qui publient une centaine de posts par jour, en quatre langues (français, anglais, espagnol et italien). Ces chiffres montrent que les technologies numériques n'aident pas seulement pour le télétravail ou les cours à distance. Elles ont permis la pratique religieuse à distance ou la «téléreligion».

Et ce n'est pas Ulrich Vallée, 25 ans, étudiant en communication à l'Université Saint-Louis de Bruxelles, qui dira le contraire. Lui qui, grâce à la messe sur Internet, a l'embarras du choix. Il



Le pape François a trouvé en Internet un moyen pour rejoindre les fidèles du monde entier

dans ta chambre et que personne ne te voit?» Et que dire, poursuit-il, «de toutes ces frustrations vécues durant des prières parce que ma connexion internet m'a lâché en plein culte? J'avoue aussi m'être endormi tant de fois à force de rester sur mon lit pour suivre des cultes».

Selon l'hebdomadaire français, La Vie, la messe télévisée a battu ses records sur France 2 durant le confinement. Elle a en effet triplé sa fréquentation avec plus de 1,7 millions de téléspectateurs. Dans le même sens, Hozana, un réseau social de prière dont la vision est d'utiliser le potentiel de mise en relation d'Internet pour rassembler une immense communauté de priants sur la toile, a vu le nombre de ses membres «exploser». Créé en 2014 en France par Thomas Delenda, Hozana est constitué aujourd'hui (avril 2020), selon des données disponibles sur la plateforme, de près de 260 000 priants dans plus de 100 pays dans le monde alors qu'ils étaient moins

peut rejoindre plusieurs communautés virtuelles à sa guise depuis sa chambre d'étudiant. Depuis le confinement, «je me suis rendu compte que grâce à Internet, j'ai le choix de pouvoir suivre une communauté en particulier ou de me joindre aux messes grand public diffusées par certaines chaînes». Par exemple, poursuit-il, «le jour où je me réveille tôt, à 7h, à l'heure où le Pape officie, je me branche sur la chaîne télévisée KTO pour vivre la messe avec lui. Si je n'ai pas pu suivre la messe matinale avec le Saint-Père, je sais que j'ai encore toute la journée pour retrouver la messe du jour en direct sur YouTube ou Facebook, des messes qui sont proposées par diverses communautés». En temps normal, cela n'aurait certainement pas été possible.

#### S'ADAPTER À TOUTE SITUATION

Ces différents témoignages de messes télévisuelles ou sur Internet montrent que «la pandémie n'a pas entamé la foi de beaucoup de fidèles chrétiens et que l'Eglise aussi s'adapte aux situa-



tions qui se présentent à elle», nous confie le père Alexis Kouka Ouédraogo, un prêtre du Burkina Faso et spécialiste des moyens de communications sociales. Au contraire, loin de se résigner, de nombreux chrétiens ont redoublé d'inventivité pour continuer à pratiquer leur foi. Cela était d'autant plus important qu'en «cette situation inédite, parfois source d'angoisse et de découragement, le besoin de spiritualité des fidèles se fait plus pressant», selon un initiateur d'une communauté virtuelle.

Pour aider les fidèles privés des messes durant le confinement, les diocèses, paroisses, communautés et autres structures de l'Eglise ont fait preuve d'imagination. Dans ce sens, l'association Pôle Jeunes XL qui rassemble les jeunes chrétiens de l'unité pastorale Sainte-Croix à la place Flagey à Ixelles, a mis en place un guide de survie pour mieux vivre le temps de confinement. Ainsi, en plus du «Facebook live sportif» des lundis qui a pour but de maintenir le corps en forme, deux temps de prière ont été aménagés sur le réseau social de Mark Zuckerberg pour «nourrir l'âme et l'esprit». A l'occasion de la fête de Pâques, le Pôle Jeunes XL a permis aux fidèles de la paroisse, ainsi que leurs pasteurs, de se souhaiter une bonne

fête à distance à travers des courtes vidéos reprenant ce qu'on peut appeler l'hymne de Pâques : «le Christ est ressuscité, alléluia» et cela dans plusieurs langues.

#### LE DÉFI DU PASSAGE DU VIRTUEL AU RÉEL

Comme le souligne l'abbé Antoine Roland-Gosselin du padreblog, «divers témoignages de chrétiens montrent que le temps de confinement peut même devenir une véritable retraite avec, dans beaucoup de foyers, la messe et le chapelet suivis en direct aussi souvent que possible». Il n'y a donc pas de doute quant aux fruits de ces messes à la télévision ou sur Internet. Pour autant, une question se pose : cette pratique religieuse et cette foi vécues à distance, via les technologies numériques, sont-elles faites pour durer ? La question mérite d'être posée quand on sait que la religion chrétienne se veut celle de l'incarnation (où Dieu en Jésus-Christ s'est fait homme) par excellence et où un ensemble de rites (baptême, communion...), n'ont de sens que parce qu'il y a une présence physique de croyants.

La plupart des chrétiens qui se servent d'ailleurs des technologies numériques pour vivre leur foi durant le confinement ne sont pas dupes. Ils





estiment que cette situation n'est pas faite pour durer et cela pour de multiples raisons. Pour Michel Bonkougou, «déjà qu'on avait des difficultés pour vivre notre foi seul, aller à l'église donnait du réconfort. Le cadre même de l'église impose le recueillement et détache de beaucoup de choses. Mais sur écran, avec les médias sociaux, on ne peut pas éviter la distraction». Mathias et Adèle, de leur côté formulent le vœu que «cette crise passe le plus vite possible afin que nous puissions retrouver notre communauté paroissiale». En effet, s'ils reconnaissent que la messe à distance leur permet de rester en communion de cœur avec les autres chrétiens, ils ne peuvent pas «profiter de certains aspects comme la présence physique des frères et sœurs ou de bénéficier des sacrements comme l'eucharistie et la confession qui sont pourtant vitaux pour notre vie de foi». Dans le même sens, Pascaline Hugain, fidèle de l'église Saint-Boniface, à Ixelles, considère que «ça n'est pas toujours pareil de suivre la messe à la télé. Il y a quelque chose d'un peu étrange d'avoir cet écran et d'être seule aussi. Les dimensions communautaires et sacramentaires manquent beaucoup, comme le fait de ne pas partager sa foi avec d'autres».

Les prêtres qui célèbrent les messes seuls et les retransmettent en direct trouvent aussi qu'il y a quelques inconvénients avec les messes à distance. Ainsi, si l'abbé Roland reconnaît qu'il peut y avoir une communion qui est vécue de manière très forte entre «les personnes qui s'unissent de tout leur cœur à l'évènement relayé par la caméra. Cependant, il semble que cela puisse créer deux gênes durables : pour celui qui diffuse et qui se croit obligé de «jouer» virtuellement au pasteur devant sa caméra, seul dans son église, et pour le spectateur, qui bien que cherchant à entrer en plus grande communion avec ce qui est vécu, peut réaliser douloureusement qu'au fond, le lien n'est pas réciproque».

#### ENTRE CRAINTE ET ENTHOUSIASME

Une autre problématique que posent les messes à distance, concerne les différents sacrements, notamment l'eucharistie et la confession. En effet, durant tout le confinement, il n'est pas possible de communier, encore moins rencontrer physiquement un prêtre pour se confesser. Ainsi, avec l'impossibilité d'aller physiquement à la messe et de communier, les chrétiens ont été invités à communier et à se confesser spirituellement en attendant de pouvoir le faire «sacramentellement».

Si cela est encouragé et peut être utile durant le confinement, l'abbé Alexis Ouédraogo du Burkina Faso a déjà certaines craintes pour l'issue de la crise. Avec la communion spirituelle qui est promue pendant le confinement, «le danger de ne plus donner de l'importance à la communion matérielle, au corps du Christ est réel, comme l'est aussi le fait de ne plus croire en la présence réelle du Christ dans l'eucharistie. Car toute situation engendre quelque part des conséquences négatives», avoue-t-il. Et à son confrère du Padreblog de renchérir: «la communion à la messe, ce n'est pas simplement recevoir le Christ «caché dans l'hostie», comme le disaient les petits voyants de Fatima. C'est bien plus que cela: l'union des cœurs dans l'unique communion des saints vécue dans le Christ. Il ne s'agit pas de faire comme si je vivais la messe ou d'être dans la quasi-réalité de ma participation eucharistique». En somme, si l'homme d'église est d'accord pour dire que «l'union des cœurs peut s'appuyer sur la messe retransmise, il n'empêche que comme tout moyen, Internet peut devenir un obstacle et m'empêcher de réaliser cette union».

On peut se demander si ceux qui se sont habitués à toutes ces messes en chambre, vont retrouver le chemin des églises une fois le confinement levé. Clément Yabré, étudiant en économie à l'ULB. Il se dit pressé de «retrouver les messes à l'église avec tous les autres fidèles pour chanter et louer le Seigneur». Pour d'autres chrétiens, présume l'abbé Roland, «la routine de la messe du dimanche a été perdue, elle ne sera peut-être pas retrouvée. Cela dit, en Occident, peu de personnes vont encore à la messe par routine.

Pour beaucoup, il s'agit d'un choix bien affirmé».

Une chose est certaine: le confinement prend fin et les chrétiens qui le désirent reprennent les chemins des églises et une pratique religieuse «normale». Mais à la question de savoir si ces mois d'expériences de foi vécue à distance modifieront la pratique religieuse, il n'y a pas de réponse arrêtée. Mais pour ceux qui pensent qu'un retour en arrière est possible, cet extrait de l'homélie du cardinal E. Suhard, prononcée à la Noël 1948 à Notre-Dame de Paris, à l'occasion de la première messe télévisée de l'histoire peut enseigner: «Vous voici dans l'église-mère du diocèse qui vous a ouvert ses portes, en cette nuit divine, pour vous associer au mystère de la Nativité. Vous savez de plus que cette messe solennelle est propagée dans toutes les directions de l'espace par la radio et la télévision. Alors vous vous posez peut-être une question: est-ce bien l'esprit de Noël? Et vous vous prenez à regretter ces messes de minuit d'autrefois, avec une tradition millénaire, auxquelles semble porter atteinte cette dernière invention(...). Depuis vingt ans, l'homme a pris l'habitude de parler à l'homme et de l'écouter à distance. Plus récemment, il a découvert le moyen de percer l'horizon et de voir sans limite. La télévision l'a doté d'un nouveau sens. Surtout, elle est pour le genre humain un nouvel instrument d'unité. L'histoire, comme la vie, ne revient pas en arrière. Il faut prendre cette nouvelle invention comme un fait qui ne fera que croître. Dans quelle direction? Au service de l'homme ou pour sa perte?»



## Mammouth lockdown

Ce supplément, réalisé entre la mi-avril et la mi-mai 2020, à l'occasion d'un atelier de presse écrite et photographie au cours duquel les étudiants du Master en Presse et Information de l'IHECS s'aventurent dans un récit *long format* est édité par IHECS et La Libre.

#### Directeur de la publication

Nordine Nabili  
Président Section presse-info

#### Attachée académique

Nora de Marneffe

#### Coordination

Marc Dausimont  
Roger Job  
Frédéric Loore  
Laurent Poma  
Gaetan Gras  
Amandine Degand

#### Couverture

Charlotte Ries

© IHECS / LA LIBRE – Juin 2020



#### Retrouvez tous nos contenus sur Mammouth Média

Le Mammouth est vorace. Il se nourrit de la créativité des étudiants en journalisme de l'IHECS qui y explorent de nouvelles façons d'informer, avec un focus particulier sur Bruxelles, l'actu sociale et la culture urbaine.

EDITEUR RESPONSABLE Jean-François Raskin  
CO-RÉDACTEURS EN CHEF Gaetan Gras et Amandine Degand  
ENCADREMENT MÉDIATIQUE Laurent Poma, Yvan Hanon et Nicolas Bindelle

[www.mammouth.media](http://www.mammouth.media)

